NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 Nº 8 1937

Comment ramener les foules chrétiennes à la messe .

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 856 - 871

https://www.nrt.be/it/articoli/comment-ramener-les-foules-chretiennes-a-la-messe-3570

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

COMMENT RAMENER LES FOULES CHRÉTIENNES A LA MESSE ?

C'est un fait : une minorité de fidèles seulement se groupe autour des autels où s'offre le Sacrifice eucharistique. Quel en est le chiffre ? Nul ne pourrait le donner exactement. Mais sûrement c'est un « pusillus grex » que le Chef parvient encore à réunir autour de Lui, tandis qu'Il se sacrifie pour toute la masse des hommes.

Or c'est là un très grand mal.

Non pas uniquement parce que les individus manquent à un devoir personnel et se privent de grâces personnelles.

Non pas uniquement parce que le fait de ne plus aller à l'*église* pour la messe prépare insensiblement à sortir de l'*Eglise*, sans grand drame intérieur.

Mais encore, et je dirai surtout, parce que la foule des baptisés qui ne vont plus offrir la messe commet un crime contre la foule des hommes, que l'on empêche ainsi de « sentire iugiter fructus Redemptionis » autant que Dieu le voudrait. Car les fidèles, mandatés officiellement par leur baptême, et rendus capables d'offrir le Sacrifice, par lequel, chaque fois qu'on l'offre, « toties opus redemptionis exercetur », se refusent à poser cet acte rédempteur.

Ils posent un « obex » à la grâce de la Rédemption universelle.

Tout apostolat visant à ramener les fidèles à la messe n'a donc pas seulement en vue de redonner à l'Eglise militante une ferveur qui s'était atténuée, mais une efficacité rédemptrice « pro totius mundi salute ».

En ces temps où le monde est terriblement en danger, cet apostolat eucharistique est, non pas le seul nécessaire, mais tout de même d'une importance capitale.

Le Saint-Esprit ne manque jamais d'inspirer à l'Eglise les tactiques salutaires. On le voit bien à notre époque, que l'on peut très bien qualifier d'eucharistique. Des efforts sont faits pour ramener à l'Hostie et à l'autel les « oves errantes », hélas très nombreuses. Il vaut la peine de passer en revue ces tentatives :

tout ce qui se fait part sans doute d'un bon naturel, mais ne paraît pas également efficace.

Qu'est-ce donc qui va nous mener au but? Comment faut-il s'y prendre pour ramener les foules à la messe hebdomadaire et les y conserver?

I.

Ne faisons pas en ce moment de théologie eucharistique. Constatons seulement que la messe dominicale — c'est celle-là que je considère, parce que c'est celle-là qui est l'obligation très grave des baptisés — est une réunion à but défini. Or, une réunion ne parvient à réunir les foules, et, si elle se répète, à les garder, que dans la mesure exacte où la foule y trouve de l'intérêt.

On peut faire une publicité énorme — un battage retentissant comme on dit familièrement — et amener d'importants contingents dans une salle trop petite pour les contenir. Il s'agit ensuite de s'y prendre de telle sorte que nul ne soit déçu, ne regrette de s'être dérangé. Il s'agit de donner le goût de revenir. Tout est là.

Pour la messe pareillement. Tant que les fidèles s'ennuieront à l'église, auront l'impression, plus ou moins confuse, de ne pas trop savoir ce qu'ils sont venus faire, ils seront en tentation perpétuelle de manquer la messe. C'est ce qui explique que les prétextes les plus futiles leur suffisent pour s'en dispenser allègrement, et quelquefois définitivement.

Comment rendre la messe intéressante? Le problème est exactement le même, si je demande comment rendre attrayante une réunion, un rassemblement.

On peut chercher les éléments d'intérêt en dehors de la réunion... et donner des *jetons de présence*... Et nous connaissons trop de cas, où l'on fait de l'assistance à la messe la condition d'une distribution d'images, de bons points, ou même d'aumônes...

Dès lors, il y a des chances pour que, non pas la messe, mais ces avantages assez mesquins intéressent... Cet intérêt matériel peut aider... peut-être. En tout cas, cette pratique n'est pas une solution.

Les menaces de sanctions **si l'on n'assiste pas à la messe —**

qui peut-être peuvent avoir un effet extérieur sur des enfants soumis à la férule d'un magister — sont plutôt nuisibles. Car elles contribuent à rendre la messe odieuse. On a le choix entre un pensum ennuyeux... ou la messe!

Les *sanctions spirituelles, éternelles* auraient-elles meilleur effet? On se contente quelquefois de les fulminer. On l'a fait depuis des siècles: nous assistons au résultat de ces menaces... Manquer la messe dominicale est une chose très grave, parce qu'assister à la messe est une chose si grave, si importante. Tant que les fidèles ne l'auront pas saisi, j'allais écrire « senti », ils ne prendront pas au sérieux les menaces.

Tant que la messe restera pour eux une demi-heure d'ennui hebdomadaire, jamais ils n'admettront que, pour avoir refusé de s'ennuyer à ne rien faire chaque semaine pendant une trentaine de minutes, ils seront damnés éternellement.

Le problème se précise toujours plus: montrer aux fidèles l'intérêt capital qu'il y a, pour eux sans doute, mais aussi pour le reste des hommes, à la messe offerte à Dieu par tout le peuple élu, le « regale sacerdotium ».

La toute première réforme à établir sera donc celle des esprits: faire comprendre que la messe est le rassemblement de toute l'Eglise, en vue de cette activité spirituelle de prière et d'offrande, dont le Christ Jésus est l'Auteur principal mais *en nous et par nous,* en vue de cette activité surnaturelle qui est le commencement et l'achèvement de toutes les autres activités humaines, pour autant qu'elles doivent aboutir au Règne éternel de Dieu sur l'humanité.

La messe est devenue pour beaucoup un acte de piété individuelle, dont on sait encore évidemment, quand on est « chrétien instruit », que l'Eglise est bénéficiaire. On peut prier « *pendant* » la messe « *pour* » l'Eglise... Je puis offrir la messe « *aux intentions* » les plus diverses... Mais le sens du rôle surnaturel réel des « circumstantes », l'identité du véritable « oblateur » échappent, de même que l'extension, dirais-je, de l'offrande, de la Victime.

Tant que les chrétiens ne sauront pas qu'ils ont, tous les dimanches et jours de fête, un mandat à remplir, un acte officiel à poser « in forma gregis », en tant qu'Eglise, c'est-à-dire foule surnaturelle hiérarchisée, les efforts seront vains. Couronnés

sans doute d'un succès momentané, ils se révèleront bientôt stériles.

Les chrétiens sont les « députés » de l'humanité devant Dieu. Pour le gouvernement d'un pays, un député isolé ne peut rien. Il agit « en séance ». Tels sont les chrétiens, telle est la messe. Aller à la messe est l'exercice d'une dignité, l'accomplissement d'un mandat, la position d'un acte de l'importance même de la vie et de la mort rédemptrice du Christ.

Il y aura, dans l'éducation à l'école et à l'église, fort à faire avant de dissiper les brouillards qui obscurcissent l'idée de l'Eucharistie et de redonner à la masse des fidèles le sens essentiel de leur rôle médiateur « in Christo » autour de l'autel. Il serait souhaitable qu'avant de proposer diverses formes de dévotion à l'Hostie divine, pour un temps et sans tarder, on s'attache à inculquer ce concept fondamental.

II.

Mais, naturellement, cette prédication dogmatique urgente ne suffit pas.

La messe est une réunion qui se présente avec un cadre, un programme élaboré pendant des siècles. Même à qui aurait compris exactement ce qu'il vient faire à la messe, le temps peut paraître long, la cérémonie fastidieuse, parce qu'incomprise ou tout extérieure à soi. Il faut aussi porter remède à cela.

Une réunion devient évidemment intéressante dès qu'on sait la raison grave qui l'impose. Mais cette réunion grave, comment l'organiser en sorte qu'elle produise tous ses effets?

Le fond essentiel de la liturgie s'impose: comment intéresser à ses formes?

Quand donc les hommes trouvent-ils une réunion attrayante, au point de ne plus vouloir la manquer?

On peut être attiré par le *côté spectaculaire*. Les metteurs en scène des grandes réunions de masse le savent bien.

On peut encore être attiré par le *côté émotionnel:* On est saisi: les énergies du cœur trouvent un emploi... Il n'est personne de normal qui n'aime d'être ému, de sentir vibrer en soi toutes les émotions, depuis les plus exquises jusqu'aux plus violentes. On aime de les exprimer, par toutes sortes d'attitudes ou de manifestations...

On peut encore être attiré par l'*impression nette d'apprendre du neuf.*

On est surtout captivé par la certitude ou du moins la supposition que la réunion répond à des préoccupations, à des exigences du moment, introduit une *transformation* du monde qui nous oppresse.

Une réunion qui tient compte de cette psychologie humaine s'organise dans les meilleures conditions de succès. Mais on peut aussi affirmer qu'une réunion qui est sans aucun rapport avec ces tendances se condamne à l'insuccès, ou du moins... à n'être pas très courue.

Voilà l'explication de la désaffection générale vis-à-vis de la messe, telle qu'elle est organisée pour le moment. Le côté spectaculaire, émotionnel d'une messe basse (celle de l'immense majorité des baptisés!)?... Ce qu'ils y apprennent de neuf?... En quoi cela répond, d'une manière sensible, aux angoisses du moment?...

Le jour de Pâques, le jour de l'acclamation du Christ vainqueur, comment donc à la messe basse s'expriment cette joie, cette allégresse, que l'Eglise veut cependant mettre dans les cœurs et faire éclater sur les lèvres?

Il avait raison l'homme spirituel qui disait, navré: « Il n'y a pour assister à la messe, dirait-on, que des aveugles, des sourds, des paralytiques, des muets!

L'ardeur qui amène les « fidèles », jugez-en à l'empressement qu'ils mettent à venir, à la hâte qu'ils mettent à déguerpir dès que possible!

Et tout cela est-il irrémédiable? Non. Et tout cela faut-il l'imputer à l'Eglise maternelle? Non, non, carrément, non!

III.

Examinons quelques-uns des remèdes proposés.

Il y en a une série, inventée sous l'empire d'un principe que j'ai entendu formuler de la sorte: il faut occuper le public, *si possible de* la messe, mais en tout cas *pendant* la messe.

On voit: l'essentiel serait « d'occuper », d'empêcher qu'on ne s'ennuie.

Quelles « occupations » a-t-on imaginées?

1) *L'emploi du missel.*

On doit se réjouir de voir les fidèles, déjà nombreux, apporter à la messe, pour pouvoir mieux s'y unir, leur missel. Mais Dom De Vooght, O.S.B., écrit très justement qu'un certain usage de ce livre vénérable peut tuer l'esprit liturgique qui renaît en ce moment. Qu'on lise son article dans *La Cité Chrétienne* du 20 avril 1937. En effet, on peut très bien imaginer que le missel ne soit guère qu'une « occupation » qui permette au fidèle de s'absorber très pieusement en lui-même, tout en « suivant », sur un chemin du reste parallèle, le célébrant. Mais précisément: il ne faut pas de « parallélisme »; il faut union: « unitatis donum ». Les parallèles, par définition, restent toujours à égale distance et ne s'unissent jamais... sauf à l'infini sans doute. Suivre dans le missel toutes les prières que le prêtre récite ou chante à l'autel n'est pas du tout ce que conseille l'Eglise. La messe est une activité « collégiale » ou, ce qui serait plus exact mais risque d'être moins immédiatement compris, « ecclésiastique ». De là vient que le dialogue est essentiel à la liturgie ecclésiastique, ainsi que le chant collectif. Le célébrant a son rôle, le peuple le sien. Par exemple: les prières au bas de l'autel ne sont pas des prières du peuple, qui, si les choses se passent normalement, s'occupe alors à créer l'atmosphère générale de la cérémonie, par le chant du psaume d'entrée, de l'ouverture, si vous voulez. La prière de l'offertoire, de même: le peuple exécute le chant de la procession d'offrande, pendant que le prêtre dispose la matière du Sacrifice. Pendant le canon, la communauté chrétienne chante *Sanctus* et *Benedictus*. Le fait, du reste, qu'il y ait des parties de textes liturgiques modulées en sorte que toute l'assistance les entende, et d'autres dites tout bas de sorte que même les aides tout proches ne les perçoivent pas, indique l'intention de notre Mère l'Eglise. L'idéal n'est pas que le fidèle récite toutes les prières du célébrant.

Et puis, il faut dire tout carrément que le missel n'est pas un livre à la portée de tous. Il présuppose une initiation très sérieuse, une instruction véritable. C'est, au fond, un livre pour intellectuels. Il est et restera longtemps encore un livre dont l'élite, c'est-à-dire seule une minorité de chrétiens, pourra se servir avec fruit, dans de certaines conditions. Il n'est pas, pour l'instant, l'instrument qui ramènera les foules à la messe, qui **les intéressera à la messe.**

2) *L'écran.*

Le missel est un livre qui coûte assez cher, qui est volumineux : considérations bien mesquines, mais qui paraissent suffisantes à beaucoup pour ne pas s'en servir. Regardez du haut de la chaire, avant l'instruction du dimanche par exemple, la foule des assistants : voyez ceux qui ont un livre de prière !

Pour les occuper pieusement, une paroisse de grand centre a imaginé l'*écran de projection,* sur lequel sont lisibles pendant toute la cérémonie les textes chantés, soit par le célébrant, soit par la foule.

On a beaucoup félicité l'auteur de cette trouvaille. On a même baptisé cet objet d'« écran liturgique » ! Très sincèrement, je crois qu'on a raison de féliciter le curé de cette paroisse. Il a montré qu'il existait, pour lui, un problème de l'assistance intéressée à la messe. Il a cherché une solution. Ayant trouvé ce qui lui paraissait efficace, il l'a appliqué. Tout cela n'est pas si fréquent et mérite une mise à l'ordre du jour.

Mais très sincèrement encore, je ne crois pas que l'écran de projection soit capable de redonner aux chrétiens l'idée vraie de la messe, l'idée du rôle qu'ils ont à remplir. Cela les occupera, peut-être, mais ne leur fera pas comprendre ce qu'il y a de grave dans l'omission de la messe, par exemple. Ensuite, il faut répéter ce qu'on dit du missel. J'ai assisté à la grand'messe du 15 août en cette église : je me suis demandé ce que le bon peuple chrétien a bien pu comprendre à la traduction de ce morceau de lyrisme oriental qu'est l'épître de ce jour...

3) *La prière à haute voix.*

Faut-il durant la messe, faire réciter, par quelqu'un, à haute voix, toutes les prières du missel ?

Une fois, de temps en temps, il peut être fort utile de procéder de cette façon. Mais remarquez qu'il y a des textes liturgiques fort difficiles à rendre en un texte intelligible, sans autre explication. Il suffit d'avoir une fois fait l'essai pour s'en rendre compte. Je dois avouer, qu'à ma connaissance — sauf les quelques traductions d'oraison que donne le grand ouvrage de Son Eminence le Cardinal Schuster —, il n'existe pas de traduction utilisable avec fruit.

4) *La messe commentée.*

J'ai assisté aussi à d'autres tentatives : un prédicateur monte

en chaire et, depuis le signe de croix au bas des degrés jusqu'à la génuflexion du dernier Évangile, ne cesse pas de parler. Le résultat: c'est que tous regardent celui qui parle — ainsi qu'il est naturel —, la messe servant pour ainsi dire de matière à développement oratoire. Cette manière et la précédente amènent des conflits entre la chaire et l'autel; le célébrant forcément précédera le haut-parleur! Pratiquement ce sont des sermons sur la messe pendant la messe. Ce n'est pas une participation à la messe.

5) *Les cantiques.*

Que dire des cantiques qu'on fait chanter? C'était la méthode la plus utilisée jadis: la messe solennisée. Avant l'Évangile: « O salutaris Hostia »,... après, « Ave Maria » qui — j'ai connu le cas — s'achève pendant la consécration!... et le reste à l'avenant.

Des essais plus heureux ont été tentés pour les messes d'enfants: des chants, sur thèmes très simples, inspirés de motifs liturgiques, traduisent en langage simple ce qui se passe sur l'autel et devrait en même temps se passer dans les âmes. Mais ces solutions pour enfants n'ont pas été transposées pour messes d'adultes. Or ce sont celles-là qui nous intéressent.

Nous arrêterons ici cette revue des méthodes qui ne me paraissent pas efficaces, pour indiquer maintenant — le tenter du moins — dans quelle direction il faudrait orienter les essais. Posons bien le problème. Il ne s'agit pas de trouver de l'occupation pour les assistants de la messe. Il s'agit de ramener les foules chrétiennes à un devoir capital, à l'exercice de leur sacerdoce spirituel, absolument nécessaire au salut de l'humanité.

Il s'agit donc d'abord de le leur rappeler: Il s'agit ensuite de les aider à l'accomplir.

IV.

La première chose, si l'on veut aboutir à un retour à la messe, c'est de faire comprendre de quoi il s'agit.

C'est tout un enseignement à donner à ces millions de jeunes chrétiens qui sont dans nos écoles, ou dans les cours de religion. Ce sera un renseignement *concret*, non pas uniquement doctrinal, pour lequel du reste ces jeunes cerveaux n'ont pas la réceptivité

nécessaire, ni surtout un enseignement presqu'exclusivement casuistique, mais un enseignement liturgique. De la messe il y a sans doute une science, mais il y a surtout un art. L'histoire de l'art peut s'apprendre sur les bancs et dans les livres. Mais l'art s'apprend en agissant. Fit fabricando faber. « Fit offerendo oblator ». Il faudra qu'on apprenne à *offrir* la messe. Trop longtemps nous nous sommes contentés de mener à la messe.

Cela se fera non pas en *enseignant* la liturgie, mais en aidant les chrétiens de tout âge à *accomplir* la liturgie.

A. *L'enseignement liturgique.*

Nous avons déjà parlé de la formation dogmatique à la vie eucharistique. Il s'agit maintenant d'expliquer non plus le dogme, mais sa mise en œuvre: la liturgie eucharistique.

On commencera par une formation théorique, sous forme de sermons, d'instructions, très didactiques à la fois et émouvantes au bon sens du mot. Je veux dire par là qu'il faudra expliquer tous les gestes et attitudes, toutes les formules, en les éclairant à la lumière de leur origine historique, mais en partant aussi du principe que dès l'origine tout appareil extérieur n'a été que l'expression d'une attitude intérieure, qu'il faut faire revivre en soi.

Ici une remarque s'impose, qui m'a été faite par M. le doyen de Roulers, ville où l'on a réalisé de beaux résultats. Quelle que soit l'éloquence des prédicateurs, ils ne réuniront jamais, à leurs prédications de trois jours ou d'une semaine, les foules qui viennent à la messe le dimanche. Or ce sont ces foules-là qu'il faut former. La conclusion s'impose: il faut faire ces prédications de formation eucharistique pendant une série de dimanches, et non pas seulement à un prône de grand'messe, mais à toutes les messes, depuis la première jusqu'à la dernière.

La difficulté naissant des sujets prescrits pour chaque dimanche par les statuts de certains diocèses n'est pas sans doute un obstacle, et l'attention soutenue de l'auditoire, pendant ces instructions qui seront pleines d'inattendu et de nouveauté, montrera qu'on ne perd pas son temps.

A la fin d'une série pareille qui a instruit tout un peuple, un triduum pourra réunir une élite, qui sera très nombreuse, et qu'on pourra spécialement préparer à une participation active par dialogue ou par chant collectif.

Une exposition de tout l'équipement liturgique de la paroisse complétera très utilement ce triduum, surtout si le clergé veut se tenir, pendant les heures de visite, dans les salles pour expliquer aux visiteurs — qui seront nombreux: experto crede Roberto! — tous les objets du culte.

Mais cet enseignement du haut de la chaire ne peut être considéré que comme une introduction à une formation plus pratique.

B. *La formation liturgique.*

Il faut se rappeler, pour juger les moyens efficaces, qu'il ne s'agit pas d'occuper les fidèles pendant la messe: il s'agit de les ramener à leur rôle de *participants,* d'agents « actifs » dans l'action eucharistique, d'« offerentes » et non plus de passifs « circumstantes ».

Comment le peut-on?

1) *En faisant voir et entendre... Par voie de « reportage ».*

La radio nous a révélé ce mode de participation aux événements du monde. Qu'un habile « Speaker » se mette au micro, et que, regardant ce qui se passe, il nous tienne au courant de ce qu'il voit, ils nous fera vraiment assister à l'événement.

Pourquoi ne pas utiliser cette nouvelle forme oratoire en chaire pendant la messe?

Ce reportage est efficace; et c'est tout autre chose que ce commentaire prolongé que j'ai critiqué tout à l'heure: le silence qui règne dans toute l'église où on le pratique le prouve; les têtes dressées, les yeux de presque tous braqués sur l'autel, aussi.

On peut se contenter d'indiquer *sobrement* ce qui se fait, à la manière d'un cérémoniaire, qui, avec calme, indiquerait, au moment voulu, le geste à faire, l'attitude à prendre...

Une autre fois, ne signalant que par allusion rapide ce qui se fait, on suggérera les sentiments intérieurs, qui doivent être ceux des fidèles, au même moment... Mais le tout, brièvement.

Il va sans dire qu'il ne faut pas tous les jours, ni toutes les semaines, utiliser cette méthode. On lasserait l'auditoire... Mais cette initiation à ce qui se « fait » à l'autel s'impose. C'est un premier stade à parcourir. Cependant le but auquel il faut tendre est de pouvoir le plus rapidement s'abstenir de ce commentaire, **tous les fidèles connaissant et vivant ce qui se passe sur l'autel.**

Naturellement, le reportage peut aussi porter sur les textes lus par le célébrant. Il sera de la plus haute utilité devant un auditoire qui a passé le stade d'initiation aux gestes. Car les psaumes, dont les versets fournissent l'introït, le graduel, l'offertoire et le chant de communion, ne sont pas toujours immédiatements clairs. « Justus ut palma florebit »!... Ce 13e verset du psaume 91 est très beau, quand, d'un mot bref, on l'explique: c'est une image, magnifique seulement dans le contexte. Hors de là, il paraîtra bizarre de faire l'éloge d'un saint en le comparant à un palmier fleuri ou à un cèdre du Liban! Le psaume oppose l'homme de péché dont la vie et la prospérité sont aussi vite fanées que l'herbe mauvaise, à l'homme saint dont la vie est forte, féconde, durable... ainsi qu'un palmier, un cèdre. La même observation s'impose pour certaines épîtres dont la simple lecture semble peu utile: ces textes sont trop drus pour être assimilables, sans plus, non seulement aux simples fidèles, mais à quiconque. Pour ce commentaire, il est bon de noter que souvent l'épître et l'évangile n'ont été choisis que pour une phrase typique, qui seule importe pour le moment. L'exemple classique m'en paraît être à l'Assomption: « Maria optimam partem elegit quae non auferetur ab ea ».

Le reportage des formules liturgiques ne doit jamais s'enfler aux dimensions d'une homélie. Il doit rester un éclaircissement bref, d'un mot, d'une tournure, mais éclaircissement de l'essentiel.

2) *Il faut faire parler... La messe dialoguée?*

Le reportage empêche sans doute les assistants d'être aveugles et sourds. Il enlève déjà deux écrans interposés entre la foule et l'autel. C'est beaucoup.

Il faut aller plus loin. La participation vraie suppose des assistants qui ne restent pas muets. C'est la raison de la messe dialoguée.

L'autorité ecclésiastique s'est prononcée: l'affaire est tranchée. En pratique, le dialogue, entre la communauté chrétienne et l'officiant, n'est praticable avec succès que dans des milieux choisis.

Trois observations cependant.

a). — Il est inutile d'introduire le dialogue sans expliquer sa portée. Il faut que l'assistance comprenne — et qu'on le lui

rappelle — que le dialogue n'est pas fait pour l'occuper, mais pour que la messe apparaisse ce qu'elle est: un acte collectif. Les réponses à l'officiant ont la valeur, par exemple, des votes dans un parlement; les fidèles ratifient, non pas à titre individuel, mais à titre d'Eglise, d'assemblée officielle. L'amen, après une oraison, est l'approbation, à l'unanimité et par acclamation, de la prière adressée à Dieu.

Les chefs de communauté — couvent, pensionnat, congrégations etc. — qui auront compris cette portée du dialogue tarderont moins à l'établir.

b). — Puis: il ne faut pas attendre du dialogue seul toute efficacité. Il faut le conjuguer avec les autres moyens.

Au dialogue, on peut joindre le chant. Je ne parle pas ici de la grand'messe, mais de la messe basse. Dom De Vooght O.S.B. écrit: « La première chose à faire semble... être la constitution « d'un recueil de chants harmonieux mais simples, dont les tex- « tes variant avec les différentes fêtes du calendrier liturgique, « suivraient les grandes lignes de la célébration eucharistique.

« Il est entendu que le chant des cantiques ne continuerait « pas d'une façon monotone pendant toute la durée de la messe « basse. Arrivé au Kyrie, rien de plus simple que de laisser le « peuple unir sa voix à celle du célébrant. Pendant que le célé- « brant récite à voix basse l'épître et l'évangile en latin, ce « serait évidemment le moment de laisser faire ces mêmes lec- « tures à haute voix et en langue vulgaire par un lecteur spé- « cialement stylé pour cela... Qu'est-ce donc qui empêcherait « le peuple de réciter le « Credo » en langue vulgaire, pendant « que le célébrant le récite en latin? (1) »

On voit que l'éminent bénédictin préconise un mélange, qui, c'est l'évidence même, rendrait l'action eucharistique singulièrement vivante.

Il existe déjà un certain nombre de livrets qui présentent des essais tentés dans cet ordre: mais je ne les connais que par leur titre.

J'ai sous les yeux, et je les ai déjà citées, les réalisations fla-

(1) Il n'est pas sûr que cette dernière industrie soit conforme à l'esprit du décret 4235 du 31 mars 1901 ad 8. — Les prescriptions diocésaines pourront du reste éclairer certaines obscurités qui subsistent en ces matières.

mandes pour enfants dues à l'organiste du sanctuaire de Hal. Textes et mélodies m'en paraissent serrer de très près l'idéal. Mais je n'ai pas assisté à une messe où on les aurait appliquées.

Je répète que le problème à résoudre n'est pas celui des messes d'enfants mais des messes d'adultes. Mais dans cette direction, il faut résolument chercher. Les hommes aiment de chanter...

c). — Pour les dialogues, et pour la récitation du *Gloria* et du *Credo,* une autre remarque s'impose. Les fidèles ont quelquefois l'occasion de faire entendre leur voix dans l'Eglise pour répondre au Pater, à l'Ave... C'est alors un murmure indistinct, un marmonnement endormi, d'où toute émotion, voire toute pensée, semble absente.

Les répliques au célébrant, le poème du *Gloria,* l'affirmation fière du *Credo* doivent se faire sans doute avec dignité, mais aussi avec « conviction ». Il faut veiller à placer des entraîneurs, entraînés eux-mêmes, à scander ces textes à la manière des chœurs parlés.

Le chœur parlé n'est pas une invention moderne, destinée à exprimer la pensée commune, la commune émotion, l'état d'âme identique en tous, à haute tension.

L'art russe contemporain n'a fait que retrouver l'usage liturgique romain, que nous avons eu tort d'abandonner. Mais la technique du chœur parlé est moins aisée que d'aucuns ne le croient.

Le mieux, pour que soient à tout jamais chassés de nos assemblées eucharistiques les ronronnements inexpressifs, c'est d'utiliser une phrase mélodique assez simple, dans le genre de celle qu'on a adoptée pour les « Divines louanges » en langue vulgaire. Tout le monde avouera qu'il y a une autre atmosphère d'enthousiasme dans l'église, un jour de Noël par exemple, quand l'office du soir se termine sur cette note vibrante, au lieu de mourir dans la terne et grise répétition d'« acclamations » réparatrices.

Ces formules sont la contradiction de blasphèmes trop fréquents. Comparez la vigueur des uns avec l'insipide ritournelle des fins de salut. On comprendra ce que je veux dire. Et si l'on ne prend pas garde, le dialogue prendra cette allure chloroformée!

C'est une des raisons pour lesquelles il sera plus facile et plus indiqué de réaliser la messe dialoguée dans les milieux plus

restreints et par conséquent plus commodes à former, que dans des messes paroissiales.

Mais les réponses brèves, bien martelées sont à la portée de toutes les foules.

3) *Il faut faire agir.*

Nous sommes parvenus déjà, par les méthodes signalées, à empêcher les « Circumstantes » d'être des aveugles, des sourds et des muets. Resterait, pour que leur participation à l'action eucharistique soit complète, à ne plus les laisser « paralytiques », à les faire agir.

C'est moins compliqué. Car il reste encore un certain nombre d'occasions où les fidèles « bougent » au rythme d'une liturgie: il y a des gestes à faire: au baptême... au mariage... il y a des marches.

a) Par exemple aux obsèques: l'offrande.

Mais les fidèles se rendent-ils bien compte de ce qu'ils font?

N'est-il pas regrettable que des baptisés, dans un défilé à la messe des morts, ne voient guère autre chose qu'une politesse à la famille, devant qui l'on passe?

Pourquoi ne pas expliquer le sens de cette procession? Car c'en est une.

Pourquoi ne jamais expliquer le sens aussi des collectes pendant la messe et qui sont bien une authentique participation à l'offrande du Christ?

Pourquoi ne pas expliquer le sens des honoraires de la messe, le sens profond des honoraires quelquefois très élevés de certaines cérémonies: enterrements, mariages?...

Serait-il permis de dire que le caractère, quelquefois odieux, de ces prélèvements serait enlevé par une explication franche sur leur signification,... et leur affectation aussi?

b) Il y a encore une autre manière de « rafraîchir » l'offrande: ce serait de faire offrir les hosties... Mais à moins d'expliquer que le geste est symbolique et qu'au fond il marque le don de soi, — le don de sa vie passée, avec le service de Dieu qu'elle comporte, et les infidélités aussi que nous regrettons, le don de ce pain qui va devenir le Pain vivant, l'énergie divine qui nous rendra capables de sacrifices ultérieurs, — la présentation d'une hostie peut très bien n'être qu'un geste assez vide.

Mais cette offrande matérielle n'est réalisable qu'en de rares circonstances et pour des groupes assez restreints.

Du reste, ce n'est pas le geste matériel qui importe.

4) *Il faut faire communier.*

La grande participation active du Sacrifice reste la communion. C'est évident.

Mais il faut qu'on la présente comme telle. Les foules s'agenouillent au banc de communion pour marquer ou réaliser leur entière union, leur incorporation sacramentelle au Christ qui s'offre au Père, en eux et par eux.

Hélas, prédication et usages locaux ont quelquefois conspiré pour détacher la communion du Sacrifice.

Il est très compréhensible que tous ceux qui ont le temps de venir à l'Eglise tous les jours ne peuvent pas assister tous les jours à la messe.

Il est évident qu'un jour de dimanche dans une paroisse fervente — à plus forte raison un jour de grande fête — on ne peut pas distribuer la communion à la communion du prêtre. Dès lors il faut, dans la formation eucharistique première, bien montrer que la communion est toujours la participation au Sacrifice du Christ. Songez à ce que signifie la communion en viatique, comprise à la lumière de cette vérité, ou la simple communion du malade,... ou du chrétien pour qui la vie est dure!...

Serait-ce trop demander, les jours où l'affluence n'est pas extraordinaire, de distribuer la communion au moins après la consécration?

Quelle conception de la messe doivent se faire, à la longue, les jeunes chrétiens qui voient, tous les jours de leur vie scolaire, la communion se distribuer à partir de l'offertoire, s'interrompre à peine, non pas à la consécration, mais à l'élévation!...

Les messes de communion générale — qui répondent si bien à l'idée même de la messe — créent un problème délicat, surtout dans les endroits où il n'y a pas suffisamment de prêtres, et où il y a affluence de communiants. Les congrès eucharistiques avec leurs messes de communion de plusieurs milliers d'enfants — 107.000 par exemple à Buenos-Ayres! — ont présenté

des essais de solution : les prêtres circulent dans les rangs en distribuant le Pain vivant,... ce qui prend évidemment moins de temps que la marche à l'autel de cette foule communiante.

Quoi qu'il en soit : il faut présenter, dans l'enseignement et la prédication, la communion comme une participation à la messe, « Adimpleo ea quae desunt passionum Christi... » Et, si possible, il faut que le rite extérieur rappelle cette union intime entre la messe et la communion, afin que le communiant se rende compte qu'il participe à la messe, au Sacrifice du Christ.

En résumé.

Le chrétien doit savoir qu'en allant à la messe, il va offrir le Christ, le Christ qui est aussi bien sur l'autel qu'en nous-mêmes où Il vit.

Le chrétien doit comprendre que cette offrande du Christ total est nécessaire au salut du monde.

Son attitude pendant la messe sera commandée par cette connaissance.

Extérieurement et intérieurement il prendra part, « *il fera sa part* » dans le Sacrifice : il écoutera, il parlera, il agira ; il aura la sensation, même physique, que la messe est une action qui est, pour une part, la sienne.

Si les chrétiens en arrivent — et ce n'est pas difficile — à reprendre conscience de toute la réalité, visible et invisible, du Sacrifice eucharistique, ils ne s'y ennuieront plus : ils ne la négligeront plus et le monde sentira bientôt « iugiter fructus Redemptionis ».

4, rue des Ursulines, Bruxelles. L. DE CONINCK, S. I.